

CRITIQUE, ROMAN ET MŒURS

Elvis COUTO*

RÉSUMÉ : Cet article a pour but de mener une réflexion critique sur les aspects idéologiques concernant l'évolution de la fonction médiatrice de la critique depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, se focalisant principalement sur la relation entre la critique, le roman et les mœurs ou les canons culturels. À l'égard de cette relation, le texte questionne les fondements épistémologiques de ladite tournure éthique dans les études littéraires, proposant à la critique une voie alternative, bien qu'accordée à l'esprit pragmatique qui caractérise ce premier quart du XXI^e siècle.

MOTS-CLÉS : Critique du roman. Critique de la culture. Épistémologie de la critique.

L'état actuel des études littéraires dans le monde occidental n'est plus le signe d'une crise de la pensée rationnelle : il est devenu l'un des aspects les plus surprenants de la crise de la civilisation elle-même, cette civilisation contre laquelle une révolte fut déclarée. Bien sûr, je comprends le concept de civilisation comme étant le plus haut niveau de l'évolution des moyens de sociabilité, de maîtrise de la technologie et de développement scientifique ; je l'entends comme perfectibilité¹ et même dans son sens hégélien : comme accroissement progressif de la liberté. Mais les épistémologies de notre temps ne cherchent plus la perfectibilité, la symétrie, l'équilibre et la tempérance ; leur propos éthique ne prend plus en

* UERJ – Universidade do Estado do Rio de Janeiro. Instituto de Letras – Departamento de Literatura Brasileira e Teoria da Literatura. Rio de Janeiro – RJ – Brasil. 20550-013 - coutoelvis@yahoo.com.br

¹ Cette notion de civilisation provient de Franklin de Oliveira (1978, p. 17) : « [...] le mot civilisation va au-delà : il a d'autres implications, et de grande importance. Ciblant le fait social de la communion humaine, il cible aussi la clé des valeurs et des buts que la société des hommes doit poursuivre. Les langues romantiques, qui gardent son étymologie, l'emploient dans le sens de la cultivation sociale, c'est-à-dire : de quelque chose qui n'est pas seulement l'être ensemble, l'être compagnon, l'être réuni l'un-avec-l'autre. Le concept de progrès, l'idée de perfection, de perfectionnement qu'elle porte, c'est une notion absente dans la conception essentiellement pragmatique par laquelle on définit une société – toute société. Il est significatif que l'idée de civilisation ait surgi avant l'apparition du mot que la désignerait. » Comme celle-ci, dans cet article, toutes les citations en langue étrangère ont été traduites vers le français par moi-même.

compte les idées de raffinement et de beauté. Ce qui prévaut, c'est l'esthétique du laid et du difforme. Sur le plan strictement littéraire, la révolte des nouvelles tendances dans les études littéraires s'adresse contre la littérature comprise comme système, tradition, culture et éducation. Nous vivons sous la houlette du pouvoir totalitaire de ce que Harold Bloom (1994) a appelé « l'école du ressentiment », qui ne veut rien d'autre si ce n'est couper les liens de l'activité littéraire avec son passé, avec sa tradition. La leçon de Curtius (1956) selon laquelle la littérature est un système de valeurs qui peut se transmettre par un large mais limité ensemble de *tropoi*, ce n'est plus en vigueur, puisque Curtius nous fit connaître la continuité entre les âges, les mouvements, les rassemblements idéologiques, entre l'Antiquité, le Moyen Âge et la Modernité, alors que les écoles du ressentiment ont tendance à réfléchir partant des idées de rupture et de ségrégation. Elles prétendent substituer la place historique de la littérature par l'actuelle place de choix de la paralittérature et de la sous-littérature. Étant plus rigoureux du point de vue conceptuel, nous pouvons dire qu'elles croient aveuglément en la désessentialisation de la littérature. En d'autres termes, la littérature ne serait plus une compétition esthétique et stylistique entre auteurs, entre personnes de haute intelligence et de bon goût qui ont du génie ; pour les ressentis, elle serait une activité qui peut être réalisée par n'importe qui, une simple extension de la nature humaine, ne concernant point l'apprentissage de techniques et la soumission à des modèles tirés de la tradition. De plus : la littérature serait par excellence le métier du lumpenprolétariat, devant désormais abandonner ses anciennes fonctions de *prodesse et delectare* pour tenter de combattre les inégalités sociales.

C'est celui-ci, *grosso modo*, le bilan du *pragmatical turn* qui a lieu dans les études littéraires depuis la fin du XX^e siècle². Toutefois, le caractère pragmatique de ce mouvement pourrait être enrichi par une perspective alternative qui s'écarte un peu de celles qui règnent de nos jours : il s'agit de la proposition d'une critique elle aussi pragmatique, d'une critique qui a pour but la réflexion sur les mœurs ; une sorte de critique des usages dans la vie sociale, qui trouve primordialement dans les textes littéraires les éléments de réexamen des destinées humaines. Elle ne s'impose guère ; elle suggère, elle oriente. C'est en fait la critique en son état pur, une critique libre pour le jugement à la manière de Montaigne. Parlons alors de la critique du roman, qui est certes un genre assez singulier dans le monde contemporain. Elle naquit avec le romantisme, s'allia initialement à l'intrépide quête du caractère national et puis se dilua sans beaucoup de rigueur dans le genre

² La description de cet état actuel des études littéraires peut être trouvée dans l'article « Où en est la théorie littéraire ? », d'Alexandre Gefen (2022).

historiographique. Notre contemporanéité – je pense à la fin du XIX^e siècle et à ce qui est venu après – a fait de la critique du roman la critique de la culture ; et, dans les cas les plus élevés, l’a transformée dans une puissante critique de la civilisation. Une certaine critique à caractère doctrinairement politique prit si au sérieux le contenu du roman qu’il le convertit en un document de l’époque. La première critique socialiste, encore attachée à des schémas mécanistes, fut ainsi. Mais la nouvelle critique n’a pas tardé à reprocher ce manque de sensibilité esthétique, découvrant dans le façonnement des éléments sensibles de l’œuvre un monde plus réel que ladite représentation du réel serait capable de révéler. Ce fut à ce moment – le moment d’émergence du *New Criticism* des Anglo-américains, de la stylistique des romanistes allemands – que la critique a surpris, dans la matière vivante du roman, un enchevêtrement d’idéologies en leur état pur : elle a découvert que les idéologies peuvent s’épanouir dans le récit romanesque. Il n’y a plus de retour en arrière : le roman est devenu sérieux et sa critique encore plus sérieuse³. Le roman s’est transformé dans l’image – parfois opaque, d’autres fois translucide – d’un monde corrigé, et le romancier s’est adonné à la correction des failles du monde ; pour ce faire, il dut maintes fois les faire ressortir, les mettre en relief, ou les éliminer d’une manière si méprisante qu’un monde idéal s’est créé, un monde de sérénité incoercible. Jamais la critique n’a considéré une possibilité si haute de trouver dans le roman ce que Matthew Arnold (1918, p.189) a peut-être naïvement appelé « *criticism of life* ». La critique du roman est devenue critique économique, critique politique, critique psychologique, critique de l’économie politique, critique des valeurs etc. Entre le monde empirique et sa recreation, la critique a pu retrouver le monde réel. Oui, le monde réel ; alors qui peut affirmer en toute sûreté que le monde réel se borne à la concrétude – absolument frivole sous l’angle esthétique – matérielle de l’existence ? *Don Quixote* et *Madame Bovary* détruisirent notre ingénuité. En bref : la critique du roman s’est mise à dévoiler par le roman le monde réel. Et celui-ci est toujours le contenu de la conscience sous autoexamen.

Hélas la critique dépend de la qualité du roman, faute de quoi son auteur préférera la convertir en essai, et se réjouir de l’univers pétrifié des romans du passé. Il trouvera dans le comportement en désuétude la racine des comportements actuels, et il pourra même utiliser cette sphère de valeurs démodées comme miroir correctif du présent. Le critique qui vise néanmoins à prendre part critique et active dans le monde de valeurs qui est le sien pourra assurément être confronté à

³ Là-dessus, voir Moretti (2006).

une crise si aigüe de la culture que son désarroi portera sur un immobilisme, un conformisme, un conservatisme de résignation. Il lui incombera de transformer ce conservatisme immobile en conservatisme réactif. C'est parce que l'extraordinaire arme de captage de l'historicité découverte par le roman de Flaubert ne figure de nos jours que comme un semblant de la possibilité critique ; elle a été transmutée en sous-naturalisme, a été réduite à une réalité linguistique et formelle encore plus triviale que la communication fonctionnelle. La communion parfaite entre l'idée précise, acérée, et le « mot juste », intégrant un plan de sélection d'aspects rigoureusement scientifique, a pu faire du roman le miroir de l'âme de l'homme contemporain. Et l'on ne peut atteindre cette capacité de pénétration sans que la langue soit un instrument de précision, de mesure, de correction. Là je parle de la correction grammaticale, sans laquelle la langue chute à un niveau de lassitude qui s'accommode vite à toute sorte de fonctionnalité, d'automatisme, d'irrationalisme. La littérature a beau ne point se borner à l'expression soutenue, nul ne peut s'en écarter si dépourvu d'une conscience grammaticale suffisamment large pour l'étendre philologiquement vers une aire d'usage linguistique plus générale, plus vaste, plus originaire. C'est le cas d'un João Guimarães Rosa et d'un James Joyce. D'ailleurs la naturalisation de l'insuffisance grammaticale n'est que la confusion entre les valeurs républicaines et démocratiques, d'un côté, et la fausse prérogative d'ériger l'indigence intellectuelle en norme morale, d'un autre côté. De surcroît, la critique qui est docile à ce type d'expression, non seulement n'est-elle pas critique, ainsi qu'elle contribue à l'approfondissement de la crise de la culture, étant elle-même l'un des signes les plus éloquents du déclin.

Bien que plus proche du reportage que d'une forme littéraire, le roman du XXI^e siècle ne cesse pas de capter une image de l'état de choses. Et là-dessus il est fidèle à une des formes de mentalité intellectuelle de plus grand prestige dans le monde occidental : la mise – absolument anachronique – de ce que Marx appelait le lumpenproletariat à la catégorie de sujet du roman. Jamais le roman ne fut si démocratique, jamais il n'assimila d'une façon tellement contondante les valeurs des marginaux sociaux. Le roman et la critique semblent marcher ensemble dans leur but de normaliser ces tendances déclinantes : plus que les normaliser, ils veulent les sublimer. À propos de ce phénomène, qui s'est intensifié à partir de l'émergence du nouveau roman, Otto M. Carpeaux (2008, p.2847) utilise l'expression « culture de la pauvreté », en insistant sur le fait qu'elle ne se borne pas à la pauvreté économique, puisqu'elle est particulièrement soutenue par des groupes élitistes et intellectuels. Ainsi, la critique du roman ne peut être critique de la civilisation ; elle ne sera que critique de la culture. Puisque la

civilisation ne renonce pas à la perfectibilité, au perfectionnement des gestes, des comportements, des canons de pensée ; elle ne renonce pas non plus à la maîtrise équilibrée des instincts. Toutefois, le monde d'aujourd'hui est allergique à la civilisation ; les activités de l'esprit se sont converties en fête des instincts. On n'a jamais autant écrit avec le corps, ou du moins on n'y a jamais autant aspiré, même après que la linguistique moderne nous a présenté la dissolution des marques de personnalité comme caractéristique de l'écriture et que le structuralisme nous a appris à prendre le texte comme création d'un sujet neutre. Avec son roman aristocratique⁴ – roman de quête du plus beau, du plus intelligent, du plus élégant, du plus noble – Machado de Assis proposa la fondation de la civilisation aux tropiques. Il méprisait toute forme de vulgarité, de rabaissement de l'imagination, de réduction de la civilité, en vertu de la cristallisation d'éléments soigneusement sélectionnés dans l'inventaire des archétypes élevés de l'existence. D'où son aristocratie d'esprit. Mais sa solution est souvent vue comme affectation, comme mépris du Brésil, comme inadéquation. Même Sérgio Buarque de Holanda⁵ l'a comparé à une fleur de serre, reproduisant un jugement semblable à celui de Alceu Amoroso Lima⁶ : l'univers de valeurs machadiennes serait imperméable. Mais que devrait-il avoir fait ? Aurait-il dû adhérer à l'étroitesse d'esprit ? Cela ne me semble pas raisonnable.

⁴ Précisant cet aristocratie de Machado de Assis, Barreto Filho (1947, p.25) affirma : « Cet aristocratie doit néanmoins être compris non seulement comme une ascension de classe ou de condition sociale. C'est avant tout une conquête de qualité, plus proche du sens grec et original du mot : il [Machado de Assis] est devenu meilleur. Pour son idéal de caractère, engendré par lui pendant les incidents obscurs et méconnus de son enfance, l'homme améliore dans la mesure où il domine ses passions, faisant l'intelligence prévaloir sur la sensibilité. » Produisant un jugement semblable à celui-là, Alceu Amoroso Lima (1941, p.53) déclara : « Machado de Assis n'a jamais été et ne sera jamais populaire [...] Machado a écrit pour Lui-même et par l'Homme. Il savait parfaitement que son œuvre intérieure, ironique, pleine d'allusions énigmatiques, de va-et-vient, de répression émotive constante, de complexité infinie de fond en contraste avec la simplicité pure de l'expression [...] — Machado savait que son œuvre n'appartenait qu'aux "happy few". »

⁵ Sérgio Buarque de Holanda (1976, p.121) a écrit : « Rendant possible la création d'un monde hors du monde, l'amour pour les lettres n'a pas tardé à instituer un dérivatif commode pour l'horreur de notre réalité quotidienne. Il n'a pas réagi contre elle, d'une réaction saine et féconde, il n'a pas non plus tenté de la corriger ou de la dominer ; il l'a tout simplement oubliée, ou l'a détestée, provoquant des désenchantements précoces et des illusions de maturité. Machado de Assis fut la fleur de cette plante de serre. »

⁶ Pendant longtemps, Alceu Amoroso Lima (1941, p.33), un des plus importants critiques littéraires du Brésil, n'a rien écrit sur l'œuvre de Machado de Assis, le plus grand auteur brésilien, jusqu'à ce que, lors de la commémoration du centenaire de la naissance de l'écrivain, il en ait exposé les raisons : « Nous avons eu horreur de cet homme sans foi, sans enthousiasme, sans joie, qui se réservait toujours, qui aimait la destruction, qui polissait égoïstiquement son œuvre, tournant le dos à la vie, à la souffrance, à l'homme. Nous nous sommes refusés à lire cette œuvre aride et sans amour, fille d'une ère médiocre, d'une âme sans flamme, d'une période de décadence et de vanité bourgeoise. L'abîme nous a alors séparé de cet homme renfrogné et décrépit, dépourvu de l'inquiétude de la vérité et de la participation à la vie, ou, comme j'ai ci-dessus dit, dépourvu de l'inquiétude métaphysique et de l'angoisse sociale. [...] Se sont écoulées des années de mépris absolu d'une vie, qui ne nous disait rien, et d'une œuvre qui nous a empoisonné l'adolescence et nous avait rendu inutiles pour la vie et diminués dans la force, dans la chaleur et dans la jeunesse, toutes indispensables pour les nouvelles ascensions que le nouveau sens de la vie nous exigeait. »

Je me risquerais à dire que la solution machadienne soit peut-être la plus urgente de toutes, sans laquelle l'horizon de la civilisation demeurera toujours distant. Sa solution, qui devient plus claire dans ses derniers romans – *Esau e Jacob* et *Memorial de Aires* –, c'est l'atténuation progressive de ce que Sérgio Buarque de Holanda (1976) a sagement défini comme notre cordialité. Nous ne sommes pas préparés pour la vie en société, nous dédaignons des codes de conduite, nous relativisons toute sorte de contention, nous nous moquons des conventions sociales comme si elles ne fussent que des artifices. En vérité, elles sont une protection de l'individu pour son épanouissement personnel dans un monde de collectivités complexes. Sans des paramètres neutres et impersonnels pour le relationnel quotidien, nous ne nous attardons pas à être à bout de souffle, nous désistons à mi-chemin. L'« ennui de la controverse » du conseiller Aires⁷ est probablement l'image la plus déformée des tendances comportementales du Brésilien – et par là même sa force suggestive est implacable. Nous ne sommes pas encore préparés pour ce type de sentiment. Nous traitons des sujets politiques en nous exaltant émotionnellement, naïvement, avec une telle propension à la révélation crue de notre superficialité, que la manière de contention et la tempérance du conseiller nous semblent tout simplement conformisme. C'est encore à nous de découvrir que le faux fond de nos émotions modérées peut préserver un noyau très vif et très créatif d'expression de la sensibilité. Il nous manque le remplacement des rituels de débordement des instincts par des rituels normatifs de la vie social ; il nous manque séparer la vie domestique de la vie publique. Les règles y sont différentes. Et sans cela nous ne pouvons même pas toucher au concept de citoyenneté, qui est fréquemment confondue avec la démocratie, cette forme d'organisation de la société qui a été arrangée d'une façon perverse.

Ceci dit, il me semble certain que le roman corrige les mœurs, même s'il n'y vise pas – et, en général, il n'a pas cette prétention. Il projette une vie qui pourrait exister, sans nécessairement idéaliser une certaine vie. Nous avons parfois devant les yeux une image d'horreur, ou une placidité si tiède qui nous ennuie. Peu importe. Le véritable roman a beau ne pas extrapoler le cercle de la raison, il souhaite toujours dire quelque chose que l'on ne peut exprimer

⁷ Le conseiller Aires est un personnage machadien qui apparaît d'abord dans le roman *Esau e Jacob* et puis comme protagoniste du *Memorial de Aires*, roman en format de journal intime. C'est un diplomate veuf qui a fait sa carrière à l'étranger et, suite à sa retraite, a décidé de rentrer à Rio de Janeiro, sa ville de naissance. Ainsi décrit le narrateur de *Esau e Jacob* le principal trait de son caractère : « Il était sage, je le répète, bien que ce mot n'exprime guère ce que je veux dire. Il avait le cœur disposé à tout accepter, non par l'inclinaison à l'harmonie, sinon par l'ennui de la controverse. » Voir Machado de Assis (1975, p.89).

directement. Le langage lui-même nous empêcherait de le faire. Le roman réaliste de tous les temps montre, dévoile l'objet d'une façon unique pour parvenir au message social que l'écrivain gardait à l'esprit comme contenu difforme. Plus concrètement, aussi bien Machado de Assis que Flaubert étaient conscients de l'inachèvement de l'existence humaine, et se sentaient profondément insatisfaits du goût amer que cette constatation provoquait. Ils savaient que l'on ne peut corriger pleinement les mœurs, éliminant toute sorte de brutalité, d'incivilité, de rabaissement. À l'égard de Flaubert, la confirmation que la bourgeoisie industrielle marchait vers la vulgarisation des rituels de la vie sociale l'a poussé à se réfugier dans l'archéologie douteuse d'une Carthage perdue, dont l'histoire de violence épique ne lui semblait pas plus affreuse que la violence qui découlait des processus d'atomisation et d'individualisation auxquels il assistait. *Salammbo* est potentiellement sa critique la plus indigeste de la modernité occidentale. Dans ce roman, il eut à cœur de corriger le monde en le supprimant ; ou plutôt mettant à la place de son développement un monde achevé, pétrifié, hautement propice aux jugements définitifs, voire métaphysiques. Toutes les divergences stylistiques gardées, on peut dire que Machado de Assis procéda de la même façon ; il ôta de ses romans les classes sociales, c'est-à-dire le jeu dialectique qui existe dans leur orchestration, et, ce faisant, ne transposa au plan de la réalité sociale que le comportement des groupes aristocratiques, qui l'étaient soit par richesse matérielle, soit par raffinement d'esprit. Il était cependant tout à fait conscient que cette transposition n'aurait pas pu être faite sans humour, avec le risque que ses histoires se transforment en pure affectation. L'humour est la corroboration mélancoliquement frustrée que cette société aristocratique n'a les moyens de s'épanouir ni au Brésil ni nulle part. Son horizon n'était pas le Brésil : c'était l'Occident. Son champ de vision n'était pas étroit : il projetait une forme de résignation vis-à-vis l'impossibilité d'accomplissement personnel dans un monde où les valeurs individuelles semblent indissolubles. Pedro Rubião de Alvarenga, le personnage central de *Quincas Borba*, de Machado de Assis, et Frédéric Moreau, le protagoniste de *L'Éducation sentimentale*, de Flaubert, sont des expressions de la « bêtise » ; ils sont inadéquats car inflexibles. Aussi Machado de Assis et Flaubert étaient-ils inflexibles : ils ne changeraient pas d'opinion quant à la conservation d'une idée fixe ; ils réalisaient que la perfectibilité de l'intelligence allait de pair avec l'incapacité de s'habituer au monde empirique, concret, palpable.

Lukács (1999) a raison quand il montre l'histoire du roman moderne comme l'expression d'une inadéquation entre le héros et le milieu. Dans la fiction de Machado de Assis et Flaubert, cette inadéquation a un caractère bien spécifique :

il s'agit de l'imperméabilité d'une âme cultivée à l'indéfectible vulgarisation à laquelle nous sommes soumis depuis la période de l'ascension de la démocratie moderne comme modèle canonique d'organisation sociale. Plus proprement, dès que l'irréductibilité des perspectives conflictuelles prit définitivement la place de l'obéissance. C'est pourquoi la littérature de Machado de Assis et Flaubert est la récupération même du sens élevé de littérature, c'est le relief de leur nature aristocratique, selon l'acception légitime de ce terme. Il faut remarquer que cette aristocratie s'étend à toutes les classes sociales ; ce n'est pas une question de restriction ou d'interdiction, mais de sélection des meilleures valeurs. Leur littérature restaure une noblesse et une élégance menacées par une espèce de démocratie : la démagogie, très fréquemment confondue avec citoyenneté, usurpatrice du devoir. D'après Amiel :

La démocratie, à tout prendre, est l'héritière légitime de la monarchie et de l'aristocratie. Mais sa maladie latente, son vice congénial, c'est le délaissement du devoir, son remplacement par l'envie, l'orgueil et l'indépendance, en un mot c'est la disparition de l'obéissance amenée par une fausse notion de l'égalité. Si la démocratie n'est que le rabaissement systématique des supériorités légitimes et acquises, la décapitation jalouse des mérites véritables, elle s'identifie avec la démagogie. Mais rien ne dure que ce qui est juste, et la démocratie, devenue injuste, périra nécessairement. (AMIEL, 1919, p. 196).

Il est, dans les littératures machadienne et flaubertienne, une volonté de démystification de l'idée d'égalité, une envie de distinction par la subtilité de l'esprit, une ambition d'éloignement systématique de la barbarie avec ses coutumes bestiales. La caractérisation des idées politiques de Deslauriers, dans *L'Éducation sentimentale*, se présente hautement fructueuse à la critique des mœurs :

Le futur Mirabeau épanchait ainsi sa bile, largement. Enfin, il prit son verre, se leva, et, le poing sur la hanche, l'œil allumé : « Je bois à la destruction complète de l'ordre actuel, c'est-à-dire de tout ce qu'on nomme Privilège, Monopole, Direction, Hiérarchie, Autorité, État ! » et, d'une voix plus haute : « que je voudrais briser comme ceci ! » en lançant sur la table le beau verre à patte, qui se fracassa en mille morceaux (FLAUBERT, 1922, p.169).

C'est à la critique de faire ressortir cette critique de la vie, en la ramenant à un plan de rationalisation pragmatique, où elle deviendra capable de suggérer

la réflexion sur les mœurs ; c'est son emprise. Il arrive que cette prérogative soit menacée depuis le début du XX^e siècle, le moment où la critique commença à perdre progressivement sa fonction de médiation entre l'œuvre et la société. Pour que la vieille et bonne critique du passé – songeons à la critique psychologique de Sainte-Beuve ou à la critique libérale de Thibaudet – puisse retrouver sa place habituelle, où elle sera toujours à l'aise pour mettre en question les valeurs du monde contemporain en rapport immédiat avec son passé, il faut que certaines notions à propos de l'activité critique soient rétablies.

Tout d'abord, il n'est pas inutile que les critiques se rappellent que la production des œuvres littéraires ne peut guère devenir démocratique, cela impliquerait une baisse de qualité ; elle est primordialement aristocratique, puisque les tendances et les puissances du présent ne peuvent se développer librement dans toutes ses possibilités si ce n'est dans la conscience des grands hommes, ceux pour qui ce présent n'est qu'un fragment de la totalité. Le concept courant de désessentialisation retire de l'activité littéraire son aspect métaphysique et sa capacité d'extraire des événements éphémères les éléments qui figurent du côté de l'immortalité et qui sont, par ce fait même, supérieurs. Certes, la supériorité est un phénomène psychologique, déclenché à la fois par des qualités innées et par des circonstances liées à l'État, à la culture et, en certains cas, à la religion. Dans le processus de création, il y aura toujours une interaction assez singulière de facteurs. En effet, ce n'est point chez tous que les arts peuvent déployer tout leur pouvoir de synthèse : « Ils [les arts] reposent sur de mystérieuses vibrations de l'âme. Ce que ces oscillations produisent n'a plus un caractère individuel ou éphémère, mais prend la signification d'un symbole profond et impérissable. » (BURCKHARDT, 1943, p.72).

En outre, le poète ou l'écrivain sont parvenus à leur position intellectuel par une prise de conscience du passé historique et littéraire. Ceux qui croient y être arrivés sans s'être libérés des préjugés et des idées générales de leur siècle ne peuvent rien connaître en matière de littérature ; il leur faudrait le recul du temps pour se mettre à la place de ceux qui se sentent confiants pour juger le monde comme si une solution métaphysique leur fût attribuée hors de la portée de notre histoire, au-delà de la progression de l'Esprit. Mais cela ne sera jamais une préoccupation pour celui qui ne prend ni le passé ni la tradition au sérieux, pour celui qui a la sottise présomption d'appartenir au moment de l'histoire le plus avancé moralement. En critique, en littérature (surtout romanesque) et en mœurs, le monde occidental semble marcher vers une rupture avec le passé, et contre cette fatuité, il ne nous reste qu'à nous souvenir des mots de Burckhardt (1943, p.9) :

« N'oublions pas notre dette à l'égard du passé dont la continuité spirituelle constitue notre bien le plus précieux. » S'il eût été vivant de nos jours, Curtius ne suggérerait-il la reprise de cette continuité ébranlée?

CRITICISM, NOVEL, AND MORES

ABSTRACT: *The aim of this paper is to reflect critically on the ideological aspects involved in the evolution of the mediating function of criticism from the end of the nineteenth century to the present day, focusing above all on the relationship between criticism, the novel, and mores, or patterns of culture. With regard to this relationship, the text questions the epistemological foundations of the so-called ethical turn in literary studies, proposing an alternative path for criticism, albeit in accordance with the pragmatic spirit that characterizes the first quarter of the twenty-first century.*

KEYWORDS: *Novel criticism. Culture criticism. Epistemology of criticism.*

RÉFÉRENCES

AMIEL, Henri-Frédéric. **Fragments d'un journal intime**. 3. éd. Genève : Georg & C°, 1919. t. 1.

ARNOLD, Matthew. **Essays in Criticism**. Oxford: Clarendon, 1918.

BARRETO FILHO, José. **Introdução a Machado de Assis**. Rio de Janeiro: Agir, 1947.

BLOOM, Harold. **The Western Canon: The Books and School of the Ages**. New York: Harcourt Brace, 1994.

BUARQUE DE HOLANDA, Sérgio. **Raízes do Brasil**. 9. ed. Rio de Janeiro: José Olympio, 1976.

BURCKHARDT, Jacob. **Réflexions sur l'histoire du monde**. Buenos Aires : János Peter Kramer, 1943.

CARPEAUX, Otto M. **História da literatura ocidental**. 3. ed. Brasília: Senado Federal, 2008. v. 4.

CURTIUS, Ernst Robert. **La Littérature européenne et le Moyen Âge latin**. Traduit de l'allemand par Jean Bréjoux. Paris : PUF, 1956. 2 v.

FLAUBERT, Gustave. **L'Éducation sentimentale** : histoire d'un jeune homme. Paris : Librairie de France, 1922.

GEFEN, Alexandre. Où en est la théorie littéraire ? **Recherche Littéraire/Literary Research**, Bruxelles, v. 38, p. 125-140, 2022.

LIMA, Alceu Amoroso. **Três ensaios sobre Machado de Assis**. Belo Horizonte: P. Bluhm, 1941.

LUKÁCS, Georg. O romance como epopeia burguesa. Tradução de Letizia Zini Antunes. **Ad Hominem**, São Paulo, n. 1, p. 87-136, 1999.

MACHADO DE ASSIS, Joaquim Maria. **Esaú e Jacob**. Edição crítica da Comissão Machado de Assis. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira; Brasília: INL, 1975.

MORETTI, Franco. Serious Century. *In*: MORETTI, Franco (org.). **The Novel: History, Geography, and Culture**. Princeton; Oxford: Princeton University Press, 2006. v. 1. p. 364-400.

OLIVEIRA, Franklin de. **Literatura e civilização**. Rio de Janeiro: Difel; Brasília: INL, 1978.

